



LIONEL D'ARABIE

DANIEL SAINT-HAMONT



Caractéristiques : **Récit**

Format :

13x18 cm

240 pages illustrées

Prix : 12 euros

ISBN : 9791093315188



Sortie : 6 novembre 2020

Distribution : **Les Belles Lettres**

25, rue du Gal Leclerc.

94270 Le-Kremlin-Bicêtre

Tél. 01 45 15 19 70 Fax 01 45 15 19 80

bldd@lesbelleslettres.com

Contact Presse

ysb@orientseditions.fr

06 42 77 77 05

www.orientseditions.fr

L'AUTEUR ET LE LIVRE:

Daniel Saint-Hamont est connu aujourd'hui pour avoir si bien décrit dans ses films les affres des pieds noirs dans leur exode et leur reconversion (*Le Coup de sirocco*, *Le Grand Pardon*, *L'Union Sacrée*).

Mais ce que l'on ne sait pas c'est que son père n'était pas pied noir mais colonel algérien de l'armée française, marié à une française d'Algérie dont la sœur avait elle-même épousé un juif... Un arabe qui rêvait de devenir français. Un Hamid devenu Lionel mais qui reste quand même arabe. Un Lionel d'Arabie !

Retour sur une histoire enfouie qui raconte aussi bien que dans ses films un scénario complexe où ces mélanges rares, ces déracinés font sourire ou pleurer. Une histoire d'amour franco-algérienne saluée par Jean-Paul Enthoven qui nous renvoie à la France d'aujourd'hui.

LES PLUS :

+ La vraie vie d'une famille pied noir pas tout à fait comme on l'entend

+ Un récit fleuve illustré par des photos de l'auteur et d'actualité

+ Une autre vision de la France et de l'Algérie

+ Des maux identitaires qui existent encore aujourd'hui

+ Un roman écrit comme un scénario

LIONEL D'ARABIE

Un récit de **Daniel Saint-Hamont**
préfacé par Jean-Paul Enthoven



"Un arabe qui rêvait de
devenir français. Un Hamid devenu Lionel
mais qui reste quand même arabe. Un Lionel
d'Arabie !"

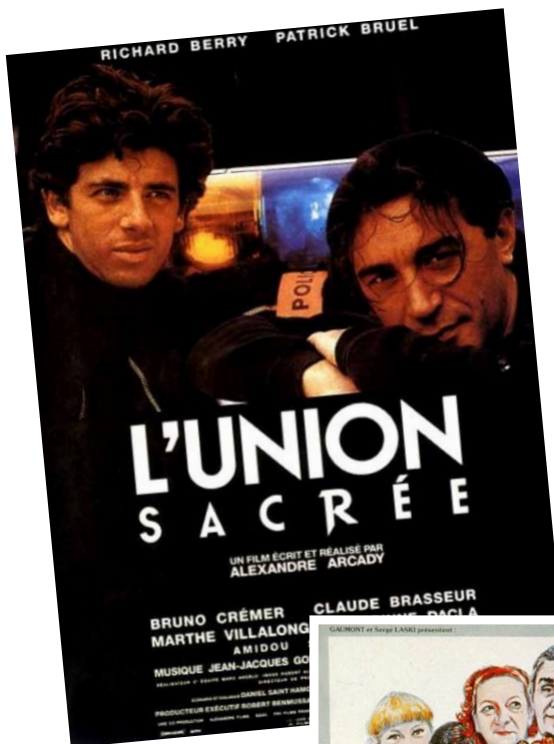


ORIENTS ÉDITIONS

Sortie le 6 novembre 2020, Orient's Éditions, 12 euros

L'auteur

Daniel Saint-Hamont, écrivain et scénariste, est connu aujourd'hui pour avoir si bien décrit dans ses films les affres des pieds noirs dans leur exode et leur reconversion : *Le Coup de sirocco*, *Le Grand Pardon*, *L'Union Sacrée*.



Lionel d'Arabie est un roman écrit comme un scénario.



Le livre

Ce que l'on ignore sur Daniel Saint-Hamont c'est que son père n'était pas pied noir mais colonel algérien de l'armée française, marié à une française d'Algérie dont la sœur avait elle-même épousé un juif... Deux union très rares dans une Algérie encore française.

Retour sur une histoire enfouie qui raconte aussi bien que dans ses films un scénario complexe où ces mélanges rares, ces déracinés font sourire ou pleurer. Une histoire d'amour franco-algérienne saluée par Jean-Paul Enthoven qui nous renvoie à la France d'aujourd'hui.



Un récit fleuve illustré par des photos de l'auteur et d'actualité.

Une autre vision de la France et de l'Algérie



La vraie vie d'une famille pied noir pas tout à fait comme on l'entend



Des maux identitaires qui existent encore aujourd'hui



Distribution : Les Belles Lettres

bldd@lesbelleslettres.com

Tél. 01 45 15 19 70

Contact Presse

ysb@orientseditions.fr

06 42 77 77 05

www.orientseditions.fr



9 791093 315188



ORIENTS ÉDITIONS

Découvrez tout de suite...

-le premier chapitre de *Lionel d'Arabie*

suivi de

-la préface de Jean-Paul Enthoven

« J'ai donné mon sang à ce pays, bordel ! »

- Pour vous, je ne suis pas vraiment français ?

En cet été 1962, il fait beau et même très beau en Allemagne, en particulier à Stuttgart, mais dans le bureau du consul français dans la grande ville du Palatinat, le temps est plutôt à l'orage. Le malheureux diplomate doit en effet affronter la colère d'un militaire de haut rang, dont le képi de couleur bleu nuit est orné de cinq liserés dorés. Cet officier n'est autre que mon père, lequel, après avoir projeté son képi sur le fonctionnaire, s'est levé en rugissant.

- Bien sûr que si, vous êtes français, mon colonel, tente de balbutier le consul, qui a esquivé de justesse le projectile, mais depuis l'indépendance de l'Algérie, il y a quelques jours, les choses ont évidemment changé. L'heure du choix est venue.

- Depuis 1939, reprend mon père, je me suis battu sous les couleurs de la France. J'ai fait la campagne de Tunisie, puis la Sicile et l'Italie. Vous avez entendu parler de Cassino ? Les troupes musulmanes, MES tirailleurs, tous sacrifiés pour faire sauter le verrou allemand ? Puis nous avons débarqué en Provence, libéré Mar-

seille, Lyon, Nancy, Strasbourg. On a mis une raclée aux nazis et on ne s'est arrêté que quand ils ont capitulé. Ensuite je suis parti en Indochine où j'ai sauté sur une mine vietminh, vous en voyez la cicatrice sur ma gueule. Et vous venez me dire aujourd' hui que je ne suis pas vraiment français ? J'ai donné mon sang à ce pays, bordel ! Qu'est-ce que vous voulez de plus ?



Hamyd, - c'était son prénom usuel, le second étant Mohamed - a probablement pris conscience à ce moment-là qu'il ne servait à rien de discuter davantage. Cette misérable affaire de nationalité

n' était que l'ultime épisode d' une pièce de théâtre mise en scène de main de maître.

Libérée du lourd fardeau algérien, la France allait se « purifier » et enfin redevenir elle-même. Soulagés, les bons citoyens partaient en vacances, la conscience tranquille. Que les Arabes aillent au diable, pensaient-ils, c'était déjà bien assez d' avoir à accueillir bon gré mal gré sur le sol de la France, tous ces soi-disant compatriotes « pieds noirs », qui se glorifiaient presque de s'appeler ainsi entre eux ! À vrai dire, ceux-là on les aurait bien mis dans le même panier que les Arabes, mais leur carte d' identité française leur servait de sésame. Quant aux autres, bon débarras ! Si un jugement résumait parfaitement l'opinion des métropolitains, c'était bien celui-là. Les nobles pensées tellement de mise aujourd' hui à propos des migrants, des réfugiés ou des demandeurs d' asile, n' étaient pas alors à la mode, loin de là. Gaston Defferre, maire de Marseille, ne voyait pas les malheureux « rapatriés » débarquer en masse chez lui avec plaisir. C'était même plutôt l'inverse, et il le faisait savoir en première page de la Provence sans le moindre état d' âme... « Qu'ils aillent se réadapter ailleurs ! »

Ce jour-là, à Stuttgart, renvoyé une fois de plus à ses origines, mon père sortit enfin du consulat. Dans son bel uniforme du 24ème Bataillon de Chasseurs Portés, il avait fière allure dans les rues allemandes. Pendant tout le trajet de retour, il conduisait, les lèvres serrées, et je n' osais l'interroger. J'avais alors dix-huit ans, je ne serais majeur que dans trois ans, et pour l'instant mon destin reposait entre les mains paternelles. En le voyant si bouleversé,

c'est peut-être à ce moment que je décidai d' écrire un jour l'histoire de sa vie. Cette vie si singulière que je m'en vais conter dans ces quelques pages. Elle en vaut la peine. Les considérations qui vont suivre n' émanent pas, je dois le souligner, d' un historien, loin de là ! Cependant, un effort très considérable est demandé au lecteur : garder toujours à l'esprit que l'on ne saurait appliquer à des évènements survenus il y des dizaines d' années la même grille de réflexion et les mêmes réactions qu'aux évènements qui adviennent aujourd' hui. À l'époque de Twitter, de Facebook, des indignations faciles, des jugements lapidaires, des figurines qui font la grimace, sourient ou vomissent, j'ai conscience que l'effort est conséquent... Prendre historiquement du recul, remettre les choses dans leur contexte de l'époque n' est pas donné à tout le monde...

Le petit Hamyd, voit le jour un peu avant le début de la Première Guerre Mondiale en 1908, sur la magnifique terre algérienne alors française. À cette époque, la population est clairement divisée en trois catégories : Français, Juifs, et Arabes.

Soyons clairs et honnêtes : si le hasard vous a fait naître dans le camp des Français, vous avez beaucoup de chance. Dans le camp des Juifs, un peu moins. Dans le camp des Arabes, pas du tout.

L'Algérie française, c'est aussi simple que ça !

Les Français d' Algérie (aussi appelés les Européens) ayant des racines en métropole étaient réellement en tout petit nombre. Les

autres se trouvaient être, le plus souvent, de récents naturalisés d'origine espagnole, maltaise, sicilienne, italienne. Ce sont ceux-là qui constituaient la majorité des Français d'Algérie, un million de personnes environ. Des « nouveaux » Français en quelque sorte, et extraordinairement fiers de l'être, alors que pour la plupart, ils ne connaissaient pas la mère-patrie. Leur carte d'identité, ils l'ont largement justifiée sous l'uniforme dans les deux guerres mondiales.

Puis venait la très petite minorité des Juifs, quelques dizaines de milliers au plus, arrivés depuis l'Antiquité (bien avant les envahisseurs arabes) de plusieurs zones du bassin méditerranéen, mais aussi issus de la terre même d'Algérie, sous la forme de tribus berbères judaïsées. Leur population s'était accrue des groupes et familles arrivés d'Espagne, quelques siècles auparavant, rudement expulsés par Isabelle la Catholique et les excès de l'Inquisition.

Sur l'immense territoire algérien que découvrent avec plus que de l'étonnement en 1830 les troupes françaises débarquées à Sidi Ferruch, non loin de la ville blanche, il est encore presque impossible de faire la distinction entre les femmes juives et les femmes arabes habillées de manière traditionnelle. Tout le monde fréquente le hammam, des deux côtés on a la même sainte horreur du cochon, chacun respecte les fêtes de l'autre, bref, c'est l'entente plus ou moins cordiale.

Enfin, toujours en 1830, derrière les Juifs, venait l'énorme masse des Arabes. (Quand je dis arabe, c'est bien entendu juste par commodité. Certains en Algérie se croient, se pensent ou se voudraient

arabes, quand dans leurs veines, coule en réalité un mélange ancestral de Berbères islamisés ou judaïsés, d' occupants turcs, d' éléments venus du Sahel, etc.)

Et c'est au sein de cette communauté que mon père voit le jour.

Préface de Lionel d'Arabie

Jean-Paul Enthoven,
écrivain

LA GUERRE D'ALGÉRIE N'AURA PAS LIEU !

C'est le philosophe et psychologue William James qui, jadis, offrit ses lettres de noblesse à la fameuse distinction littéraire entre les Once Born et les Many Times Born – distinction qui, aujourd'hui encore, partage avec solennité deux tribus d'écrivains...

Le Once Born ? Évident : c'est, comme l'indique ce pur signifiant, l'écrivain qui ne naît qu'une seule fois. Et qui, dès son surgissement au monde, demeure le captif consentant d'un pays, d'un paysage, d'une culture, d'un accent, d'un climat, d'une souche...

Face à lui, le Many Times Born naît à plusieurs reprises au cours d'une même existence. Et, s'il devient écrivain, il aimera à se réinventer souvent, et à appartenir à plusieurs mondes. Son imaginaire fera alors droit en lui à des univers si variés, si métissés, si enlacés – des manteaux d'Arlequin en quelque sorte... - qu'on ne saurait l'assigner à la moindre terre natale...

Au premier, reviennent de droit, les thèmes de l'enfance, de l'origine, de la paternité-filiation, du passé (dé)composé, de la transmission, des passions verticales. Proust, Saint-Exupéry, Mauriac, Romain Gary ou Modiano auront magnifiquement illustré cette noble tradition. Et la littérature leur doit nombre de ses plus belles pages...

Au second, le contraire : peu de famille, aucun enfant, de l'héroïsme tragique, des intensités déclinées au présent, des paysages

changeants, des voyages, du cosmopolitisme, de la fraternité, des passions horizontales – et l'on se retrouve, là, dans les parages de Stendhal, de Diderot, de Sartre, Malraux, des grands Vénitiens, et de tous ceux dont le lignage ignore l'avant, l'ancêtre, la matrice, voire le père...

Le roman que l'on va lire ici est, farouchement, de la première espèce.

Son auteur, Daniel Saint-Hamont, a vu le jour dans cette lointaine Algérie française, et il entend bien être à jamais le débiteur de ce pur hasard. Chacun de ses mots, chaque nuance de sa prose, chacune de ses métaphores, emporte ainsi tout un flot de fragrances, de sons, de lumière spéciale et originelle. Fils d'une terre bénie et maudite, fils d'un ciel camusien, Saint-Hamont, devenu scribe de sa propre histoire, ne se lasse pas de dire sa gratitude à un monde qui n'existe plus, à une terre réduite en poussière. C'est un Once Born de grande race. Avec, au cœur même de son patronyme, un tumulte de sangs mêlés que je laisse au lecteur le soin de découvrir...

Et c'est à moi, le fils indigne du même sol, le Pied-noir infidèle, le dénigreur absolu de la souche, à moi qui n'en ai jamais fini de naître et de renaître au gré de mes voyages, de mes amours, de mes généalogies imaginaires, c'est à moi que ce cher ami demande quelques lignes de préface à son merveilleux roman...

Il y a là une ironie du sort qui mérite d'être méditée.

Mais qui s'explique cependant...

Je suis né, en effet, dans la même petite ville que Daniel – ce qui,

même pour un ingrat de mon espèce, tisse quelques complicités. Je me souviens des remparts charmants de cette petite ville, de ses faux poivriers, de ses casernes, de ses rues d'asphalte brûlant sous le soleil de midi. Je me souviens de tout cela, mais j'ai tenté de congédier ces souvenirs – par pudeur ? Par effroi ? Par besoin d'être libre ? Je ne sais... – et j'ai prélevé ailleurs les décors de mes « mentir-vrai ».

Daniel, lui, a choisi la démarche inverse – et, en un sens, j'envie sa sincérité. Il a choisi de recenser un monde enseveli. D'explorer une Atlantide humaine et morale dont les témoins disparaissent à mesure.

Ses Héros, père et oncle, je les ai croisés dans mon enfance. J'entends encore leurs voix. Je sens leur parfum du dimanche. Je me souviens de leur droiture simple et joyeuse. J'entends, surtout, le bruit de la guerre fratricide qui gronde à l'entour et qui, vent mauvais, va tragiquement balayer toute leur société de plaisir, de bains de mer, de douceur, de respect.

Puisque le père et l'oncle de Daniel Saint-Hamont - l'Arabe et le Juif - se sont tant aimés, que s'est-il donc passé pour que leurs frères respectifs en soient venus à se haïr ? J'ai ri, j'ai souri, j'ai pleuré, en lisant ces pages qui, à la Giraudoux, semblent voyager sous le pavillon d'une uchronie : quoi, vous ne le saviez pas, la guerre d'Algérie, comme celle de Troie, n'aura pas lieu – et, un instant de paix, n'est-ce pas toujours bon à prendre ? Pour que cette fiction n'en fût pas une, il aurait suffi d'obéir au romancier – qui, lui-même, se fait un devoir de n'obéir qu'à l'amour... Dans

ce roman, j'ai aperçu, comme dirait Aragon , « un jeune homme qui me ressemble ». Et ce jeune homme regarde le ciel, les filles, la mer étincelante, les matins perpétuels, et il se dit que le temps, à n' en pas douter, est un démon encore plus cruel que la sottise des hommes.

À ceux qui ignorent tout de cette histoire défunte, je ne saurais trop conseiller d' y plonger. Tout cela a existé. C'est une Atlantide où des humains se sont aimés et détruits.

La mémoire des vivants est, définitivement, le seul tombeau de nos morts.

J-P E.